

Cyril Azouvi
**Le jour où l'Amérique
a vu la guerre**

1943 : le traumatisme de la bataille de Tarawa

LUX

LE JOUR OÙ L'AMÉRIQUE A VU LA GUERRE

CYRIL AZOUVI

LE JOUR
OÙ L'AMÉRIQUE
A VU LA GUERRE

1943 : le traumatisme de la bataille de Tarawa



La collection « Mémoire des Amériques » est dirigée par David Ledoyen

Dans la même collection

- David Austin, *Nègres noirs, nègres blancs. Race, sexe et politique dans les années 1960 à Montréal*
- Daniel J. Boorstin, *Le triomphe de l'image*
- Gilbert Boulanger, *L'alouette affolée*
- Frederick Douglass, *Mémoires d'un esclave*
- Martin Duberman, *Howard Zinn. Une vie à gauche*
- Daniel Francis, *Le péril rouge. La première guerre canadienne contre le terrorisme 1918-1919*
- Eduardo Galeano, *Mémoire du feu*
- Jean-Pierre Le Glaunec, *L'armée indigène. La défaite de Napoléon en Haïti*
- Vladimir Pozner, *Les États-Désunis*
- Howard Zinn, *La bombe. De l'inutilité des bombardements aériens*

© Lux Éditeur, 2015
www.luxediteur.com

En couverture : *World War II Casualties*
© FPG/Photo Archives/Getty Image

Dépôt légal : 2^e trimestre 2015
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-89596-200-7
ISBN (epub) : 978-2-89596-679-1
ISBN (pdf) : 978-2-89596-879-5

Ouvrage publié avec le concours du Conseil des arts du Canada, du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme national de traduction pour l'édition et du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

*À mon oncle Jean, que j'écoutais bouche bée
me raconter Midway, Tarawa, Guadalcanal et
El Alamein, en remontant la rue des Vignes.*

INTRODUCTION

VOILÀ DIX JOURS QUE Moises A. Langhorst est en Irak. Ce jeune *marine* de 19 ans est arrivé le 5 mars 2004 avec son bataillon dans la ville de Ramadi, la capitale de la province d'Al-Anbar, à l'ouest du pays. Un an plus tôt, les États-Unis ont déclenché l'opération Iraqi Freedom sur la foi de preuves – fausses – de la présence d'armes de destruction massive dissimulées par Saddam Hussein. L'armée irakienne a été balayée en deux mois, et Saddam capturé en décembre 2003. Mais la guerre d'Irak s'est ensuite transformée en borbier pour les troupes américaines, confrontées à une multitude d'actions de guérilla menées par une coalition hétéroclite d'insurgés baasistes, de milices chiites et de djihadistes d'Al-Qaida. Chaque mois apporte son lot de morts et de blessés.

Pourtant, Moises ne se sent pas en danger. Le 15 mars, il écrit à ses parents inquiets : « Ça ne ressemble vraiment pas à la guerre. Moins de dix hommes de ma compagnie se sont servis de leur arme au cours des deux semaines où nous avons été ici. De toute façon, grâce à la médecine moderne, mes chances de mourir sont pratiquement nulles. » Et pour achever de rassurer sa famille, Moises convoque l'histoire de la Seconde Guerre mondiale : « Comparé aux guerres du passé, tout ceci n'est rien. Après tout, ce n'est pas comme si nous devions patauger dans l'eau jusqu'à la poitrine face aux mitrailleuses japonaises, comme à Tarawa¹. »

Étrange référence. Le jeune homme n'avait que l'embaras du choix dans la liste des batailles homériques – et bien plus connues – livrées par les Américains pendant la Seconde Guerre mondiale. Il aurait pu citer le débarquement sur Omaha Beach, le 6 juin 1944. Ou la redoutable bataille des Ardennes, en décembre 1944. Ou encore le carnage sur l'île d'Iwo Jima en février 1945, rendu célèbre par la fameuse photo des soldats s'arc-boutant pour dresser la bannière étoilée au sommet du mont Suribashi². Mais non. Dans l'esprit du *marine* Moises Langhorst cherchant à évoquer un épisode immédiatement synonyme de difficulté suprême, c'est Tarawa qui s'est spontanément présenté à lui.

Malgré la facilité relative de la guerre d'Irak, Moises sera tué deux semaines après avoir écrit ces lignes à ses parents.



Alors, pourquoi cette évocation de Tarawa? Pourquoi le souvenir d'une bataille livrée sur un atoll microscopique perdu dans l'immensité de l'océan Pacifique est-il encore présent dans les mémoires, soixante ans après? En novembre 1943, les Américains mirent trois jours à rafler ce bout de corail aux troupes japonaises qui l'occupaient. Trois jours d'un combat sanglant et désespéré comme le pays n'en avait plus connu depuis les boucheries de la Première Guerre mondiale. En soixante-seize heures, la bataille de Tarawa s'était même imposée comme la plus féroce menée jusque-là par le prestigieux corps des *marines*, pourtant riche de plus de 150 ans d'histoire. Aux yeux de tous, elle symbolisa à elle seule la guerre contre le Japon menée depuis 1941, une guerre que l'on se mit à considérer bien différemment de celle menée contre l'Allemagne nazie:

plus cruelle, plus acharnée, plus sauvage. Une guerre qui justifierait les solutions les plus extrêmes pour y mettre fin.

Si le public américain finit par oublier Tarawa, les militaires, eux, continuèrent d'y voir l'archétype de la bataille coûteuse en vies humaines. De celles à éviter dorénavant à tout prix. Dans l'un de ses livres, le journaliste David Halberstam raconte une scène édifiante. Au tout début des années 1960, l'administration Kennedy discute abondamment de la meilleure manière de régler le problème Fidel Castro. Une invasion américaine de Cuba apparaît comme l'idée la plus simple. Un jour, le général David M. Shoup, commandant du corps des *marines* et vétéran de Tarawa, est invité à la Maison-Blanche pour donner son avis sur un éventuel débarquement. Face au Président et à ses conseillers, il commence par déployer une carte de Cuba dessinée sur papier calque, qu'il pose sur une carte des États-Unis à la même échelle. Première surprise : Cuba n'est pas le bout de terre lilliputien qu'on avait imaginé, mais une très grande île s'étendant sur plus de 1 200 kilomètres, soit la distance New York-Chicago. Puis Shoup s'empare d'un marqueur rouge et dessine un petit point au milieu de la carte de Cuba. « C'est quoi, ça ? », demande quelqu'un. « Ça, messieurs, répond Shoup, c'est l'atoll de Tarawa, à l'échelle. En 1943, il nous a fallu trois jours et 18 000 *marines* pour nous en emparer³. » Autant dire que les projets de débarquement américain à Cuba sont rangés dans des cartons dont ils ne sortiront plus.

Bien des décennies plus tard, le souvenir de Tarawa chez les militaires est toujours vivace, comme en témoigne le musée national du corps des *marines*, en Virginie. Inauguré en 2006, ce musée s'est donné pour but de broser un panorama complet de l'histoire de cette unité d'élite de l'armée des États-Unis, depuis sa création en 1775 jusqu'à aujourd'hui. De très nombreuses batailles, parmi celles qui ont fait la légende du corps, y sont donc décrites à grand

renfort de panneaux explicatifs et de photos. Mais la première chose que découvre le visiteur dès qu'il pénètre dans le hall, c'est une reconstitution grandeur nature du débarquement à Tarawa. Minutieusement habillés et maquillés, des mannequins armés de fusils sautent d'un véhicule amphibie échoué sur le sable et partent à l'assaut d'une digue en troncs de cocotier – un moment clé de l'affrontement, comme on le verra. Le message ne peut être plus clair : aux yeux des *marines*, Tarawa est la bataille emblématique entre toutes. Et c'est cette impression que le visiteur doit emporter avec lui.



Hors des États-Unis, les trois jours de Tarawa n'ont laissé que peu de traces. D'une manière générale, la guerre du Pacifique s'est mal inscrite dans les mémoires européennes, considérée comme n'ayant eu aucune conséquence directe sur le déroulement des combats sur le Vieux Continent. Les protagonistes de la Seconde Guerre mondiale avaient déjà eux-mêmes la nette impression que le théâtre des opérations dans le Sud-Est asiatique était totalement séparé des autres : « Les palmiers, les mangroves et le bleu cobalt du Pacifique étaient inimaginables pour ceux qui se trouvaient pris dans une lutte à mort sur le continent européen⁴ », écrit l'historien britannique Antony Beevor. Il raconte d'ailleurs une scène se déroulant pendant la bataille d'Okinawa, au sud du Japon, en 1945 : « Le 8 mai, lorsque la nouvelle de la capitulation de l'Allemagne parvint aux compagnies de la 1^{re} division de *marines*, leur réaction la plus courante fut : “*So what?*” Pour eux, c'était une autre guerre, sur une autre planète⁵. »

En France, les combats pour Tarawa ont donc été passés sous silence, si ce n'est, à l'époque, une mention dans

le quotidien collaborationniste *Le Matin* qui titre «Victoire japonaise aux îles Gilbert⁶» – ce qui donne une certaine saveur à la devise du journal inscrite en une, «Le mieux informé des journaux français». Pourtant, l'Europe n'entend parler de Tarawa qu'après la guerre, et de manière inattendue. En 1947, Jean-Michel Charlier et Victor Hubinon sont deux jeunes créateurs belges de bandes dessinées – Charlier est scénariste, Hubinon est dessinateur. Ils s'apprêtent à lancer la série d'aventures *Buck Danny* dans le *Journal de Spirou*, promise à l'une des plus belles longévités de la bande dessinée francophone. Au même moment, les deux hommes, férus d'aviation et de récits de guerre, tombent par hasard sur des exemplaires des magazines américains *Time* et *Life* de décembre 1943. Ils y trouvent des reportages de plusieurs pages sur la bataille de Tarawa. C'est un choc. Exceptionnellement crues, les photos montrent les morts et les blessés américains éparpillés sur le sable, flottant à la surface du lagon, débordant des ponts des canots de sauvetage transformés en autant de radeaux de *La Méduse*. Quant au texte, il est signé du correspondant de guerre Robert Sherrod. La source est de première main : le reporter a couvert chaque minute de ces soixante-seize heures infernales et les raconte sans rien omettre des détails les plus atroces. Le livre qu'il a publié à partir de son reportage, *Tarawa: The Story of a Battle*, fait date dans l'historiographie de la bataille. Nous aurons l'occasion de revenir de nombreuses fois sur ce personnage central.

Pour l'heure, Charlier et Hubinon en sont certains : ils ont sous les yeux tous les ingrédients d'une épique bande dessinée historique. Ils se mettent au travail. Mais l'éditeur belge du *Journal de Spirou*, Dupuis, ne l'entend pas de cette oreille : la violence des planches qu'on lui soumet risque fort de heurter la censure qui sévit en France, où le journal est largement distribué. En Belgique, en revanche,

la presse pour la jeunesse est moins sévèrement contrôlée. C'est donc dans les pages de l'hebdomadaire *Le Moustique*, propriété du même éditeur et exclusivement vendu en Belgique, que *Tarawa, atoll sanglant* est publié d'octobre 1948 à novembre 1949.

Les lecteurs français devront attendre l'après-Mai 68 pour avoir leur revanche, lorsque la censure se sera faite plus clément. Le 28 février 1974, enfin, le *Journal de Spirou* offre sa couverture à *Tarawa, atoll sanglant*, qui y entame une parution étalée sur six mois et demi⁷. C'est là, dans les pages jaunies de ces illustrés patiemment collectionnés par mon père et mon cousin, que j'ai découvert cette histoire des années plus tard. Elle a frappé mon imaginaire de gamin de treize ans probablement aussi puissamment que les numéros de *Time* et *Life* avaient impressionné Charlier et Hubinon. Je me souviens de m'être rendu au collège le lundi suivant le week-end où j'avais dévoré *Tarawa*, et d'avoir eu le sentiment que ma tête était restée là-bas, sur cet atoll bordé d'eau turquoise teintée de sang et parsemé de palmiers décapités. Avec ces soldats qui, selon les mots d'un général, avaient vécu « mille vies en une seule journée ». Cette formule m'avait fasciné sans que j'en comprenne le sens. Comment pouvait-on vivre mille vies en quelques heures ? Cette bataille avait-elle eu la propriété magique de concentrer la somme de toutes les expériences existantes ? Cela signifiait-il que qui n'avait pas vécu Tarawa n'avait rien vécu ? Étais-je donc condamné à ne rien vivre ? Assis à la cantine, absorbé dans mes pensées, j'avais mis longtemps à réaliser qu'à l'autre bout de ma table, une poignée de garçons étaient occupés à se moquer méchamment de la consonance de mon nom de famille.



Je suis resté fasciné par Tarawa. L'âge, l'ouverture sur le monde et l'apparition de nouveaux centres d'intérêt n'y ont rien changé. Sur cette bataille, j'ai continué à lire tout ce qui me tombait sous la main. En rencontrant invariablement ce genre de mention énigmatique : « La nouvelle des pertes subies à Tarawa fit l'effet d'une bombe dans les journaux américains⁸. » Ou : « L'opinion américaine se montra très choquée par le prix exorbitant qu'il avait fallu payer pour la conquête d'une seule île⁹. » Ou encore : « Le peuple américain fut choqué par les pertes subies, et l'attaque [de Tarawa] devint la source d'une violente controverse¹⁰. » Quelle controverse ? De quelle ampleur ? Autour de quels thèmes ? Pourquoi le pays, pourtant déjà en guerre depuis deux ans, fut-il si choqué ? Et si vraiment cet épisode « fit l'effet d'une bombe », pourquoi personne ne l'a-t-il raconté ?

Un jour où, désœuvré, je poussai plus loin mes recherches sur internet, je dénichai des images d'archives, visiblement tournées pendant la bataille, dont j'ignorais l'existence. Des images pas moins crues que les photos de *Life*. Si la société américaine les avait vues telles quelles à l'époque, me disais-je en les découvrant, elle avait dû en rester effectivement traumatisée. Qui les avait filmées ? Il ne fut pas difficile de trouver un nom, celui d'un cameraman des *marines*, Norman T. Hatch. Probablement mort aujourd'hui. Mais quand même, je voulus m'en assurer. Il avait accordé une interview quelques années plus tôt à un petit journal local de la région de Washington D.C. Je contactai les bureaux du journal et demandai si, par hasard, la rédaction avait conservé ses coordonnées. « Non, mais avez-vous essayé les pages jaunes ? », me répondit-on. Tellement simple que je n'y avais pas pensé. Les pages jaunes me révélèrent que deux hommes portaient ce nom dans l'État. Fébrile, j'appelai chez le premier :

— Norman Hatch ?

— Yes ?

— Êtes-vous le Norman Hatch qui a combattu à Tarawa en 1943 ?

— *It's me.*

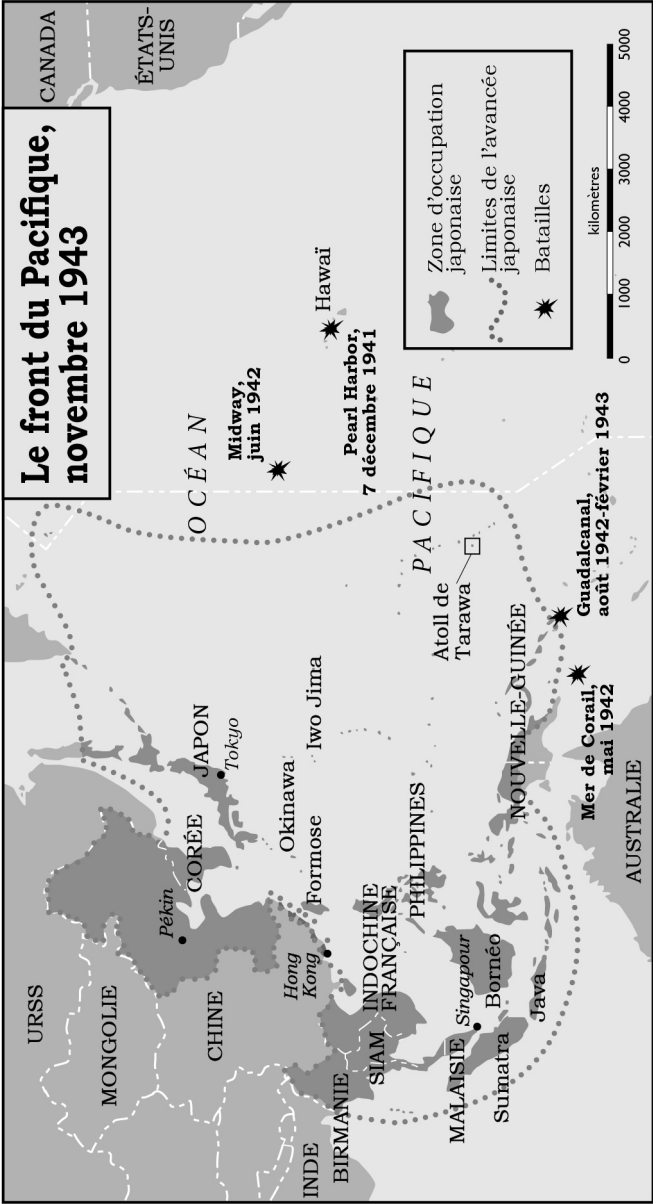
En espérant que ma gorge serrée ne s'entende pas au téléphone, je lui expliquai la raison de mon appel. À 91 ans, sa voix était claire, sa mémoire paraissait intacte. Il semblait consacrer l'essentiel de son temps à répondre aux questions que journalistes et historiens ne cessaient de lui poser. Accepterait-il de raconter sa guerre une énième fois, à un obscur plumitif français ? Avec plaisir, fit-il sans hésiter, la transmission de cette histoire doit se poursuivre. Puis il ajouta quelque chose qui acheva de me séduire : « J'ai beaucoup de respect pour vous, les Français. Car, dans vos cimetières en Normandie, vous prenez grand soin de nos gars qui y sont morts en 1944. » Sauter dans un avion pour Washington afin de rencontrer Norman Hatch fut le premier acte de cet ouvrage.



Hormis le plaisir de remonter une piste et d'éclairer un pan de l'Histoire laissé dans l'ombre par les historiens, pourquoi consacrer un livre à cet épisode ? Que pourrait y apprendre un public francophone resté très éloigné de la bataille de Tarawa et de ses séquelles ? Ceci : nous avons construit notre souvenir de la Seconde Guerre mondiale autour d'un scénario idyllique selon lequel les États-Unis, épris de liberté et de justice, auraient volé au secours de la vieille Europe asphyxiée par le nazisme. Chaque commémoration du débarquement en Normandie enfonce le clou : les Américains sont venus mourir sur les plages françaises sans l'ombre d'une hésitation, poussés par l'évidence que la cause était juste et que l'enjeu valait leur sacrifice. Prononcé à Ouistreham le 6 juin 2014, pour les 70 ans du

jour J, le discours de François Hollande n'a pas dévié de cette ligne: « Ces jeunes, au milieu de cet enfer de feu et d'acier, n'ont pas hésité une seule seconde. Ils ont avancé, avancé sur le sol de France [...] pour abattre un régime diabolique; ils ont avancé pour défendre une noble cause; ils ont avancé, oui, avancé toujours pour nous libérer. » Mais cette évidence et cette absence d'hésitation sont des constructions a posteriori. Ce que ce livre veut montrer, c'est que, dans les mois précédant le jour J, les États-Unis ont justement été en proie au doute. Tarawa leur avait fait voir la guerre sous un jour plus meurtrier, plus réaliste que ce qu'ils avaient connu avant. Tout à coup, débarquer sur la côte française aux pieds des défenses allemandes ne leur semblait plus une si bonne idée. Vaincre l'Allemagne et le Japon, oui, mais pas à n'importe quel prix. Au vu des pertes subies à Tarawa, un sénateur alla même jusqu'à proposer, comme on le verra, d'annuler le débarquement en France et d'attendre que la campagne de bombardements intensifs menée sur l'Allemagne ait raison du régime nazi. Voilà ce que Tarawa avait déclenché aux États-Unis. Ce livre brosse le portrait d'une Amérique hésitante, épouvantée par le vrai visage de la guerre et beaucoup moins prête à mourir pour la liberté – ou pour toute autre valeur abstraite – qu'on le prétend aujourd'hui.

Et comment lui en vouloir? Aucune autre nation ne s'était trouvée dans la situation de montrer sans filtre la guerre à son peuple, au risque de voir celui-ci renoncer aux buts fixés et exiger la conclusion d'une paix immédiate. L'extraordinaire décision du gouvernement Roosevelt de lever la censure au moment de Tarawa, afin d'éduquer le pays aux réalités du conflit en cours, fut un coup de poker unique au monde. Elle provoqua une prise de conscience sans pareil – et un effroi bien légitime.





On a beaucoup dit et écrit que la guerre du Vietnam avait marqué, pour les États-Unis, la clôture d'une ère triomphante où tout semblait possible, le début des désillusions et des doutes, bref, «la fin de l'innocence», selon les mots de l'historienne Denise Artaud¹¹. Je pense qu'il faut faire remonter cette «innocence perdue» à la bataille de Tarawa, après laquelle plus rien ne fut comme avant: ni l'attitude des Américains envers la guerre et la mort de leurs soldats, ni la manière de montrer les conflits. Si les médias purent jouir d'une telle liberté de traitement pendant la guerre du Vietnam, c'est justement parce qu'en 1943, Tarawa avait ouvert une brèche dans la cuirasse de la censure. Elle mettrait trente ans à se refermer. Aujourd'hui, cette cuirasse est plus solide que jamais.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	9
Chapitre 1	
« Un brouillard de poussière de corail et de mort »	21
Chapitre 2	
« Un tragique et inutile massacre de vies américaines »	47
Chapitre 3	
Hiroshima, fille de Tarawa	61
Chapitre 4	
Payer le prix de la victoire?	73
Chapitre 5	
« Le film le plus frappant qui ait jamais été montré dans ce pays »	81
Chapitre 6	
Une presse libre de montrer la mort	105
Conclusion	115
Remerciements	123
Bibliographie sélective	125
Notes	133

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN MARS 2015 SUR LES
PRESSES DES ATELIERS DE L'IMPRIMERIE CPI FIRMIN-
DIDOT POUR LE COMPTE DE LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNE
D'UN CHIEN D'OR DE LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT
LAPALME

Le texte a été mis en page par Claude BERGERON

La révision du texte a été réalisée par Alexie MORIN

Lux Éditeur
C.P. 60191
Montréal (QC) H2J 4E1

Diffusion et distribution
Au Canada : Flammarion
En Europe : Harmonia Mundi

Imprimé en France

Le jour où l'Amérique a vu la guerre

Fin 1943, après deux ans de combats lointains et relativement indolores pour les États-Unis, la population américaine, qui soutenait inconditionnellement la décision d'intervenir dans la Deuxième Guerre mondiale, est soudainement frappée d'effroi. La cause de ce vacillement : les violentes images tournées lors de la bataille de Tarawa. La prise de ce minuscule atoll du Pacifique se fait de justesse, en trois jours, au prix de 1 000 morts et de 2 000 blessés du côté américain. C'est le premier carnage essuyé par les *boys* depuis leur entrée en guerre et c'est aussi la première fois qu'une équipe de cameramen de l'armée filme les combats... et les cadavres.

Dans les jours qui suivent la bataille, la société s'enflamme : faut-il continuer cette guerre ? Si oui, quel doit en être le coût humain ? Faut-il vraiment débarquer en France ? Ne pourrait-on imaginer un moyen radical d'abattre le Japon sans verser le sang américain ? Se révèle alors un pays bien moins déterminé à vaincre à tout prix qu'on le croit aujourd'hui. Et déjà prêt à applaudir l'arme atomique lorsqu'elle se présentera, deux ans plus tard.

Cyril Azouvi a recueilli les souvenirs de Norman Hatch, vétéran des *marines* qui a fait Tarawa armé d'une caméra. Il relate ici la bataille, puis l'impact qu'ont eu les images sur l'opinion publique alors qu'y germait l'idée saugrenue qu'une guerre pouvait être propre.

Journaliste et essayiste, Cyril Azouvi a entre autres publié Roissy, un monde secret. Enquête dans le plus grand aéroport d'Europe (Denoël, 2012).

